

Un déplacement littéral

est est le mot par lequel commence ce texte qui suit une à une les images, en temps réel, en texte continu, il suit chaque image à pied, en voiture, il suit chaque image en barque, selon son propre flot (le texte), selon leur fixité propre (les images), obstiné, collant aux basques de chaque image le texte dérive, il dérive déjà et dérivant il dévie, le texte dévie l'image vers le mot et dévie le flot d'images vers la phrase, et la phrase ici à son tour dévie, à l'intérieur d'elle-même elle dévie en apartés, en soliloques, je reprends :

est est le mot par lequel recommence cette dérive, écho, déjà écho, dérivation d'une phrase génératrice d'échos, de ricochets sur le fil de l'eau de l'étang, où passe à l'instant un bateau, à moteur, sans conducteur, libre, un bateau dérivant librement à vitesse variable sur le fil de l'étang : un zodiac,

ici un zodiac passe sur l'étang et vient le dessiner d'une belle ligne, d'une belle ligne qui le strie d'une pure trace d'écume blanche, je le vois : le zodiac gris, sur le gris de l'eau de l'étang, qui passe et ouvre l'étang d'un beau blanc d'écume de mousse, bien visible en évidence sur le gris de l'eau et sous le gris du ciel, puis disparaît, au loin, je lève les yeux au ciel

et je vois les douze constellations du zodiaque, là-haut, je les repère, je les note, je marche la tête levée comme lorsqu'on saigne du nez et j'avance aux villes, aux villages, de l'agglomération, et les yeux et les pieds : les pieds font avancer les yeux qui indiquent aux pieds où aller, en une semaine, en un an : le soleil traverse en un an les douze constellations du zodiaque et je traverse en une semaine les dix sept communes de l'agglomération, en éclairant les lieux d'un faisceau de réverbère parlant, et

ainsi je nomme : la balance de la barben, le verseau d'alleins, le taureau d'aurons, le bélier de berre, le cheval de charleval (mais il n'y a pas de cheval dans le zodiaque), le sagittaire d'eyguières, le serpentaire de la fare, le poisson de lamanon, le lion de lançon, le cancer de malle-mort, le capricorne de rognac et de péli-sanne, le scorpion de saint-chamas de sénas et de salon, les gémeaux de velaux et la vierge de vernègues : voilà la carte du ciel et le cadastre du lieu : voilà le terrain de jeu, et

ainsi donc jouons : la règle du jeu je me la donne, comme on se donne une chance, chance de voir et d'énoncer, de voir ce que je dis et d'énoncer ce que je vois des images de d.g. en balade dans l'agglomération,

les éléments du jeu sont : une vieille voiture roulant encore, un stylo, un cahier, dans une pochette les photographies de d.g., une carte routière des bouches du Rhône, un corps d'écrivain et son errance, l'errance visuelle, géographique et mentale, pour lier le tout,

de là où je suis je peux tout noter, dans la voiture que je conduis je peux tout noter dans ma tête, ou dans la voiture à l'arrêt dans mon cahier, sur un banc recroquevillé, dans un bar attablé, dans le silence, ou dans les oreilles la radio je peux tout noter, je note le perlement des gens que j'entends, je peux leur parler, chaque couleur je peux la noter, chaque clignement de mon œil je peux le décider, je peux l'enregistrer, je peux déclencher de nouvelles notes par ma seule pensée et faire passer la note dans mes doigts et la voilà au cahier, chaque teinte chaque ton, chaque vrille chaque vibration qui décolore et recolore à la seconde le paysage je peux la noter, chaque mouvement, chaque macro et micro mouvement qu'induit le vent, qu'induit une brise ou un simple fil d'air je peux le voir, je peux décider de le voir et le faire monter dans ma sensation et le laisser tourner le laisser travailler longtemps ma sensation puis le noter, voilà les éléments du jeu, voilà les possibilités,

et voilà un rond point : qui s'engage dans un rond point entre illico dans un manège de fête foraine, qui entre dans un rond point entre en réminiscence du monde de l'enfance, entre dans les manières et les gestes de l'enfant sur son manège : cheval, soucoupe volante, éléphant rouge, comment choisir, et tendre le bras jusqu'au ponpon, comment le saisir, cris, affinités, timidités, ivresse au tagada : un rond point c'est une fête, une stèle dressée à l'enfance au beau milieu d'une route : qui n'a jamais tourné dix fois autour d'un rond-point pour sentir venir un tourni centrifugé, qui n'a jamais tourné dix fois autour d'un rond-point en se disant qu'il aurait pu encore y tourner une onzième fois, pas moi,

ainsi je quitte toujours un rond-point à regret, comme à regret un beau jour on s'aperçoit qu'on vient de basculer du monde de l'enfance à celui des adultes, monde où l'on préfère mieux, en général, les routes qui avancent à celles qui tournicotent,

ici le long des routes il y a toujours un chien, autour des rond-points il y a toujours une voiture qui tourne mais le long des routes il y a toujours un chien qui longe, c'est les fondamentaux, ce chien est là toujours qui trotte parallèle à la route et il semble toujours décidé dans son trot, il a une allure de banquier et il semble toujours savoir où il va et n'a jamais un regard pour les voitures qui le frôlent, et n'a jamais peur, il est là surtout l'été ce chien qui trotte au bord des routes, surtout les nationales, je l'ai souvent vu ce chien le long des routes de mon errance et je l'ai souvent noté ce chien et souvent le voyant j'ai senti un malaise, un malheureux malaise qui me venait chaque fois qu'il m'apparaissait, ce chien, portant

jamais dans mon errance je n'ai senti de malaise dans l'espace du paysage, jamais dans mon errance je n'ai senti de malheur dans l'espace de l'urbain, ni au milieu des gens, ni au milieu des champs, jamais, mais toujours à l'approche de ce chien errant du bord des routes j'ai senti cette étrange étrangeté malaisée, en moi battre, comme un cœur dans mon cœur, un hôte hanté en moi,

jamais je n'ai noté de frontière entre l'espace et moi, jamais je n'ai perçu de barrière entre les flux et moi, entre les rues les rivières et moi jamais il n'y avait de frontière, d'obstacle, parce que toujours je pouvais y poser un mot, sur l'espace, et toujours il accueillait mon regard, le paysage, et ainsi se définissaient en commun les termes de l'échange, et ainsi s'épelaient un espace commun,

mais toujours avec ce chien je notais que s'imposait quelque part une frontière, entre l'animal et moi, toujours douloureusement, au bord des routes, je sentais cette séparation radicale entre lui et moi,

et souvent je me suis demandé qui était ce chien, ce chien qui était pour moi l'incarnation du concept même de chien, l'idée pure, le corps de l'idée pure de l'animal, et souvent je me suis demandé ce que c'était qu'être un chien sans maître, de bord de route, qui longe, et passe ses jours à longer les couloirs de bitume, des nationales, et quelle était sa destination, et quelle était sa sensation de chien des bords de route, qui marche, souvent je me suis demandé ce qu'il sentait, à défaut de penser, souvent je me suis demandé ce que filtrait son corps de sensation de chien, qui m'est inconnu, étranger, et qui passe, sans un regard pour moi, ni même pour ma voiture,

au bord de la route où je roule, et le dépasse, souvent je me suis demandé quel oeil plongeait-t-il dans le paysage, et qu'est-ce qu'il appelle paysage, est-ce qu'il distingue l'espace du paysage, est-ce qu'il distingue le lieu du site, est-ce qu'il distingue la chose de l'objet, ce sont mes questions, et est-ce qu'il différencie un caillou d'un os, et est-ce qu'il compare l'habitude humaine d'ensevelir les morts avec celle, animale, d'enterrer ses excréments, c'est les questions je me les pose,

car après tout l'instinct d'ensevelir les morts n'est pas plus étrange que celui qu'ont les chiens d'ensevelir leurs crottes,

et la marche, connaît-il les limites propres de sa marche, sa résistance, son temps d'autonomie, combien de jours peut-il ainsi longer les routes, sauter les ruisseaux, traverser les canisses, passer sous les enclos, fouiller les poubelles,

et là : sur le bord de la route, comme toujours, dans la poussière remuée des voitures qui passent, je vois le chien comme tous les jours, comme chaque jour qui passe je le vois mais aujourd'hui pour la première fois je m'arrête, devant lui, je décide de m'arrêter et je me gare et je descends et je caresse le chien, c'est le geste, je lance la main vers lui et il se laisse faire, à ma surprise, ainsi nous nous rencontrons au bord de route, lui et moi dans la poussière, mes yeux en sont pleins, mi-clos collés, pleins de poussières de sable de terre de pollens, à cause des voitures qui soulèvent un vent fou qui se plaque dans les yeux, et les paupières en persienne je lutte pour ouvrir mes yeux devant le chien, pour le chien, pour qu'on se voie, mais mes yeux me piquent alors que ceux du chien ne le piquent pas, je remarque, ils sont ouverts immensément ouverts et malgré les poussières de vent ils me percent ils me scrutent les yeux du chien ils me transpercent, jusqu'au-delà de moi, jusque derrière, je remarque, les yeux du chien passent bien au-delà du point que je suis, pour lui, et voient derrière loin derrière moi jusqu'une ligne d'horizon que je ne peux atteindre, à force d'oeil, que je ne peux connaître, à force de cervelle, trop loin derrière moi, derrière la colline, l'oeil du chien balaye tout l'espace dans lequel je suis pris, tout l'espace dont je ne suis qu'une main, qu'un point, pour lui,

c'est un fait : présence brute et totale de l'animal, ici, corps de mobilité absolue du chien rampant, ou de la mouette aérienne, corps de la vision,

corps même de la vision radiographiant tout à la vitesse du son, tout ce qui se présente, corps de la vue fondue à l'élément même du paysage, comme si l'agglropole devenait un attribut du corps de l'animal, comme si l'agglropole possédait la rapacité et la rapidité animale, et devenait elle-même l'animal, et me regardait, impassible, et regardait ma cécité, et radiographiait mon immobilité, toisait ma lente et lourde humanité,

en face de moi, je reconnais cette chose de corps animal, je note et reconnais ce corps faisant corps avec la vue, en face de moi : l'animal toise l'humain, car c'est bien le parfait voyant, et ce serait à lui que reviendrait l'or du paysage, les délices de l'oeil,

depuis que l'homme un jour s'est mis à parler, du fond d'une grotte, depuis que l'homme s'est mis à articuler une suite de sons qui devinrent phrase, et une phrase qui se posa droite entre lui et le monde, lui bouchant la vue : l'animalité fut restreinte en lui, aujourd'hui, ici, enfouie, effacée, morte, mise à mort par ce mur de mots qui me la cache, désormais, une bonne fois pour toute, mort de l'animal par la naissance du mot,

ainsi disons : l'animal est le corps d'être, là où l'homme, greffé dès l'origine, greffé d'une prothèse de langue qui le plombe, est le parlêtre, le plombé de naissance qui n'avance qu'aux paroles, poussé au cul par les sons, là où l'âne a sous son nez sa carotte, l'homme, lui, pour avancer, suit chaque mot comme une crotte, une crotte de miette de pain, un reste de miette de sens, une vague promesse de sens, là où l'animal n'a que l'espace l'homme, lui, attend pour avancer, attend de savoir où, de savoir comment, avant de lancer son premier pas : le verbe est l'angle mort du mouvement, la clôture de la vision, d'où que je me tourne ma vision est bouchée, est bouchée par le mot, ainsi : morte animalité en moi,

de même cette mouette, mouette à mobilité de girouette, cette mouette qui passe repasse sur le ciel de l'étang et que je peine à suivre du regard tant sa vitesse me déborde, si je parvenais, non pas à la suivre, mais à la voir pour ce qu'elle est, je dirais : que c'est une caméra, oui, une caméra volante et vivante, et qui enregistre chaque particules d'air comme ça vient, cadrage au quart de seconde, recadrage infini in progress, cette mouette est la caméra mobile de leos carax, comme le chien errant au bord de la nationale est un lent travelling de friedrich murnau,

aussi un chien qui avance est une phrase, sans bagage, à vide, qui cherche quoi dire, et qui regarde autour et regarde avec des mots, c'est à dire envoie des signaux, dans l'espace muet, qui s'en imprègne et les imprime en lui, profond, la phrase est un chien mû par le besoin, cherchant sa poubelle à éventrer, son trésor à dévorer, sa carcasse de poulet, la phrase-chien longe le bitume, soliaire, libre, en quête de rien, rien que l'étendue à dire, infiniment, en la traversant, de part en part, en l'éventrant, en l'usant, la limant, la rendant à son dénuement, avec en tête peut-être ce vieux rêve : dévorer en plein vol cette mouette qui le nargue, au-dessus de sa tête, depuis mille ans, en poussant ses cris stridents,

et une mouette aussi est une phrase, mais qui déraisonne, une mouette qui vole est une phrase qui a perdu la raison et, prise dans les volutes du vent, elle délire, sans encombre, dans le ciel, elle déparle, sans destinataire, comme les sacs plastique des jours de grand mistral, passent, s'arrêtent au sol, se propulsent encore et réaccélèrent dans l'air, jusqu'à ce qu'une branche de platane viennent les arrêter, et où entortillés, ils restent comme ça dix ans,

et en bas, serpentant entre les troncs des platanes, dans les branches desquels restent entortillés une centaine de sacs plastique multicolores : le village mobile des gitans s'est posé, sublime serpent arlequin disposé entre les troncs desquels partent une dizaine de cordes, où sèche le linge, qui redouble les couleurs des sacs prisonniers plus haut, vert noir rouge bleu, un dragon de nouvel an chinois, qui danse selon le vent, et délimite sommairement l'espace : le village mobile des gitans n'a pas de centre et chaque caravane est en puissance son centre et l'écart entre chaque caravane varie selon l'humeur des habitants et le linge étendu dessine une clotûre minime, entre les caravanes, et le linge étendu propose un paravent temporaire, entre les habitants et le linge étendu est aussi un tableau de paul klee qu'on a eu l'intelligence de ne pas coller au mur mais de laisser flotter au vent, sur une corde, suspendu, et dehors on cuisine pour que la fumée monte, et les enfants jouent près du canal pour faire des ricochets, et le soir bien après minuit les caravanes sont éclairés longtemps, rouge jaune orange blanc,

et c'est ici au bord de la route parmi les gitans que le photographe reprend son souffle, une fois l'image faite, et qu'il marche se dégoûdit un moment, sort de l'immobilité que lui imposait l'image et marche, regardant

non ses pieds mais plus loin, si la pluie arrive, si la lumière décline, si un nuage viendrait froncer le visage du paysage,

et en haut : sacs en plastique accrochés aux branches des arbres, là-haut tu lèves la tête et la lumière casse tes yeux, le bleu du ciel tu ne peux pas le voir car la lumière casse les couleurs, la lumière casse même le bleu du ciel suspendu là-haut alors tes yeux clignent, tes yeux se plissent et clignent d'un clin toujours plus rapide, stroboscopique, plus long et plus rapide et tes yeux se ferment et c'est la lumière qui gagne,

et au loin : l'animal s'en va, mais jamais ne disparaît vraiment, reste un point à l'horizon,

et en bas, autour des pieds : détritiques : papiers, canettes, bidons, copeaux de plastique, d'anciens objets indéfinis, informes, indéfinissables, fondues, poussières de verre, de sable, terre fine, poudre de terre dans quoi les pieds s'ensablent, c'est un désert, là où l'on est, tout l'espace s'est mué en désert, lentement, dans le temps, et jusqu'aux pieds eux-mêmes, fondus dans l'élément, dans le sol qui les soutient, les soutenait, prisonniers, pieds fondus dans le sable, dans la route, ensablés, embitumés, dès lors comment avancer,

et au milieu : la route, la bande de bitume, large et puissante, décidée, très noire, et même plus noire que noire, il manque un mot pour dire, un noir de fond de puits, noir de fond d'océan, mais qui est en même temps miroir, miroir de bitume lisse, lissage de patinoire noire, si plat si bas que viennent y taper pour s'y refléter les longues tiges des cyprès d'à côté,

juste à côté les cyprès, les cyprès d'allergies, qui viennent taper leur vert dans le noir d'en bas pour y casser le noir, le vert gagne, le vert gagne sur le noir mais pas sur le bleu, pas sur le bleu du ciel là-haut, qui est un ciel de bleu obscène, trop cru, plus cru que le réel même, rongé jusqu'à l'os, sans nuage, sa soude a dissous les nuages, ciel d'été plongé dans le puit d'aout, au fin fond du plus chaud des puits, bouillant, bouillonnant l'eau des patés de l'étang,

et peut-être que les nuages ont été aspirés par le trou d'évier de l'étang, par la bonde d'en-dessous, comment savoir,

tout autour les maisons ordonnées, rangées, classées, classées sans

suite, avec au-dessus les tuiles rouges sang, penchées sur le devant, et qui coulent des toits, les tuiles coulent la journée et s'arrêtent de couler en soirée, pour ne pas qu'on ait un bruit de torrent dans l'oreille, en dormant,

plus loin une route, taillée dans deux lignes de platanes, deux rangées, une route et une piste cyclable, se suivent, en parallèle, surlignées de deux lignes de platanes, deux rangées : des bus en manoeuvre, des vélos en peloton, des voitures en sation, des ados en blouson : c'est un collège, sur le parvis ça s'embrasse, je m'arrête et regarde, une odeur de kebab, flotte, se mêle à une autre odeur, de frites, ou d'essence, comment savoir, dans la scène je dénote, car je n'ai plus l'âge d'un collégien, ni l'allure d'un parent d'élève, je regarde et je note, les ados s'embrasser, les affiches déchirées (la france bleu marine, hollande le changement c'est maintenant), je ne suis pas un envoyé des dieux, je repère seulement les lieux, je remarque, d'un couple (une fille et un garçon) qui s'embrasse seul le garçon garde les yeux ouverts, pendant, et ça me heurte, et me heurte particulièrement parce qu'il me regarde en plus, pendant, alors que par ailleurs il s'affaire, la scène m'embarrasse, je remonte dans ma voiture et m'en vais, il me suit du regard, me regarde m'en aller, collé au crâne de sa consoeur, comme un chien,

au milieu des platanes à l'ombre je roule, je ne pense pas, je suis la ligne des routes et des chemins tels qu'ils se présentent, offerts, prometteurs, et lignes des routes et courbes des chemins me chargent en sensations qui me fournissent en pensées, en phrases à noter, la voiture est mon mobil-home, je suis l'homme mobile, le maboule homme mobile, ma sensation est proportionnelle à l'intensité de mon excitation nerveuse, proportionnelle à l'intensité de mon excitation visuelle, je cherche le point qui rassemble, où coïncide la beauté du lieu et la justesse d'une phrase, la justesse d'une phrase qui dirait le vif du lieu et le célèbrerait : laisse monter au plus haut point l'intensité, comme la sève au végétal : vois la machine folle des forces, les rafales de vent qui soulèvent les vagues, qui déplacent les cailloux, de là où je suis je devrais entendre tourner la terre, les cigales ont l'art de rendre tout le monde maboule, et même cette ligne de fourmis fait un boucan d'autoroute,

pris dans ce que tout l'œil balait, pris par la motricité du faisceau, par le tour du phare optique, du gyrophare, pris en mobilité pure, dans le balayage du capteur absolu, sans tri, l'œil capte tout, il capte tout le visage du pays, l'unique panoramique du paysage, car l'œil ne connaît pas la panique des

phrases, ni le délice du silence, et partout où il passe il ne reste rien derrière lui, l'œil brûle tout ce qu'il voit, monstruosité scopique, pulsion incendiaire, pyromaniaque, rien ne l'arrête car l'œil jamais ne rencontre le frein des mots,

et là : une lente éclaircie monte aux collines et les arrose, et c'est d'une même lenteur que la lumière prend les collines et que l'eau ondule au vent sur l'étang, d'une même lenteur, que je suis le seul à percevoir, à en croire la solitude qui m'entoure, à cette heure, le seul promeneur, je me suis arrêté je suis debout immobile et des yeux je cherche, je cherche à repérer les équivalences, et les trouve, offertes, les équivalences de lumières de tons de vitesses et d'ombres, le repérage est lent mais il a lieu, ici, les yeux balayaient toute la scène, ils ne manquent rien, les yeux pourraient tout noter en temps réel, au temps présent, si les yeux n'étaient pas que des yeux, mais les yeux ne sont que des yeux aussi le repérage reste muet, et

ainsi, dans l'impossibilité de noter, je laisse provisoirement le langage de côté, au caniveau, et saisissant les seules possibilités des sens, j'atteste l'équivalence (selon la capacité du fusible de mon système auditif) : du son des voitures au loin sur l'autoroute, du son du vent dans les pins, du crissement des pas aux graviers, du soufflement de la torche de la flamme des raffineries, du cri des écoliers à la sortie de l'établissement, du brouhaha des voix au pmu à l'heure des résultats des courses, du vent qui tape dans les palmiers, de la voiture qui croise une allée de platanes, de la respiration entravée du nez bouché du promeneur (moi), de la pénétration de l'air dans le nez du tgv qui fuse sur le pont, du vent dans les thuyas, des branches de thym qu'on émiette dans sa main, du vent qui tape dans un cyprès qui ploie, du crissement de rouille de la grille du coiffeur qu'on ouvre, des pas latéraux du gardien de foot sur le gravier du stabilisé, du rebond régulier de la balle de tennis, du sifflement des trains, du vent qui s'engouffre dans la bache déchirée d'une serre, du feu de l'incendie, du craquement des tournesols, d'un pli glissé dans la boîte aux lettres, d'un sac plastique coincé dans les canisses, d'un portail automatique, des frites pongées dans l'huile, du bourdonnement des guêpes dans les grappes de glycine, du moteur des zodiacs, du briquet d'une secrétaire qui fume c'est sa pause,

ainsi tout coïncide, d'un coup, il s'uffisait d'ouvrir l'oreille, de garder ensemble ouverts œil et oreille, et de ne pas laisser l'un prendre le pas sur

l'autre, ainsi tout coïncide à l'unisson, à l'uni-sens, et il ne manque rien au milieu de cette perfection de scène, il ne manque rien dans cette perfection perçue que peut-être l'apparition d'une girafe, et le son ouaté du pas de ses sabots, et justement, miracle (écoute, regarde) : la voilà,

ici, qui passe, l'image, l'image de l'animal, c'est-à-dire la plus étrange image la plus étrangère et inassimilable image de l'altérité animale, de l'être sans parole, de l'être sans le grumeau des mots, de la pure étreté, en un sens, qui passe, devant moi, entre deux bosquets,

image de l'animal qui passe en contrepoint de cette image de route, de ces images de chemins et de routes dont la paisible régularité imprime ma pupille, dans la quiétude, dont la paisible régularité des lignes strient ma cervelle, celle qui fait ces phrases, en suivant le défilement à droite à gauche du métronome visuel des poteaux de bord de route, à droite à gauche, de la ponctuation des bosquets de ronces, comme troués d'une constellation de mûres noires, de magnifiques mûres noires qui éclatent, je les entendrais presque, si ma voiture n'avait un moteur si sonore,

en passant je ne m'imprime pas, je ne pèse rien, je n'impose en rien ma présence et laisse derrière moi une simple buée de regard, en suivant cette ligne blanche continue, cette ligne blanche non ponctuée qui suit la route, en dedans de la voiture mon regard créé le paysage, d'un simple geste du cil, souvent involontaire, et le créant il le suit, c'est un double mouvement, créer ce qui existe, et s'inventer, un double mouvement paradoxal, et je suis le paysage qui suit ce paradoxe, dans la toujours présente petite odeur d'essence, en direction d'une zone floue, d'une zone sans espace, d'un endroit, un endroit que j'ai vu en image, un endroit photographié par d.g. et que je n'ai pas encore situé sur la carte, que je n'ai pas réussi à situer sur la carte, comme si l'image n'était pas sur la carte, et finalement je me dis, qu'à bien chercher à bien errer je me dis que l'image ne peut pas être sur la carte, finalement, ni sur le territoire que j'arpente, comme si les flux des routes faisaient la carte mais que les zones hors des routes, parcemées entre les lacets des flux routiers n'étaient pas sur la carte, n'étaient pas même dans le territoire physique mais étaient simplement des images, comme on présente le rêve, étaient de simples virtualités d'images que seul le photographe avait pu révéler,

un va-et-vient d'avions sur la piste, de fumées, d'inquiétudes à l'envol, un

va-et-vient de moments, d'appels, de mouvements animaux dans le ciel, un va-et-vient de visions, l'animal passe par là, et passe de tous côtés, en faisant des signaux, point lumineux dans la colline, point obscur au bord de la route, l'animal est la présence, la présence pure, sans plus, sans valeur ajoutée, présent non senti mais senti à plein, en plein nerf,

pas de mémoire, aucune, aucune pensée, aucun vouloir, simplement le va et vient du temps qui scande, dans la ouate sous la peau, le corps, le corps sentant sans temps mort, et les heures coulent dans le temps de berceuse, en goutte-à-goutte, les heures toujours les mêmes jamais les mêmes, elles nous entrent puis elles nous sortent, nous sommes le tuyau, un tuyau avec un oeil au bout, que le temps fouette, un lasso visuel qui frappe le vif de l'air et strie le fond de l'espace d'escarres, de fissures par lesquelles on aperçoit l'entre-jambe du paysage, l'objet spatial partiel : le brin d'herbe, le débris des bords de routes, la canette broyée, le kleenex, la fleur, le caillou, l'élément solitaire, l'idiot de l'espace, la boulette singulière, l'unique sans propriété,

et dans le temps il y a un autre temps immobile et c'est le corps, c'est le corps du photographe, il est venu ici dans le temps pour faire l'image, et pour faire l'image il met entre parenthèses les données de la perception, il arrête le murmure incessant du langage, dans lequel baigne notre cerveau, il s'agit donc d'une ascèse, il entre en ascèse pour faire l'image, il fait un pas de côté et entre momentanément en ascèse,

et dans l'ascèse, qui est la mise entre parenthèse du parlêtre, l'objet advient, l'objet entre en scène et se montre dans le contexte d'une scène, qui est la scène du temps,

alors le photographe se met face à la scène, c'est-à-dire qu'il se met devant le temps, et il cadre, c'est à dire qu'il révèle en limitant, et il tire à lui les fils de l'espace et compose avec eux une toile, aux lignes de forces pures et qui est une toile d'araignées de temps, il tire à lui les lignes de l'espace et en fait les éléments d'appui de son cadre, alors il s'immobilise, dispose du temps dans l'image et rend le paysage à sa durée empatée, burinée, tanée, abattue,

en chacune de ses images préexiste un geste, un choix, qui est un choix d'objet : d.g choisit un objet et cet objet est toujours en balance avec un

autre objet, il n'existe jamais en soi pour soi isolé, c'est un objet métonimique, équivalent à un autre et qui en appelle un autre pour constituer une série aussi bien qu'un espace commun, un espace propre à désigner, par là-même, l'agglomération : un arbre = une façade = du béton = une cabane de pêcheur = une trainée de bitume = une ombre sur un bosquet, l'objet en soi n'importe pas, c'est son déplacement qui est pointé, est convoqué, toujours on voit dans l'image un objet légèrement déplacé, proposé à la vue vu mais de biais, même pris de face il est saisi de biais, et pris hors de sa fonction, hors de son utilité, il est pris dans son oubli, comme si l'objet avait bel et bien été oublié là, oublié par des hommes occupés ailleurs, à leur travail peut être,

même les maisons récentes, non encore aménagées, même les cuves des raffineries en activité sont saisies dans leur sommeil, leur irréalité et, pour tout dire, dans leur irrémédiable vacance, ce sont des objets surpris dans un état d'ivresse, ou dans l'état de somnolence qui la suit, des objets étourdis, évanouis, et qui nous contamine mystérieusement leur densité, leur étourdissement, comme si l'intensité de vie émanait plus fort des choses mortes, comme si la vie ne s'animait qu'en s'endormant :

ainsi une grille rouillée d'un vieux magasin, une grappe de glycine, un banc, un panneau, un cyprès, une courbe d'un trottoir, une boîte aux lettres, un chemin, un pont, une cage de foot, des canisses, une armature d'une serre agricole, un passage clouté, des traces dans la terre, une cabane, une barrière, un container, des grillages, des fleurs des plantes sauvages, des espaces agricoles, en friche ou en fonction, un arbre, un tas de sable, un pylone électrique, des fils électriques, de l'eau, de la pierre, des tuiles, un bidon, de l'eau qui passe, des fenêtres fermées, des silos, de l'eau qui stagne,

ma croyance est que sur chacune de ces photographies il y a quelqu'un, et que ce sont donc des portraits, mon pari est que sur chacune de ces photographies traîne un halo de corps, de visage, non pas caché mais discret, à deviner comme une énigme, ou à regarder en plissant les yeux, pour le trouver, comme on le fait devant le soleil ou une anamorphose, portrait qui peut être autoportait, autoportrait de l'artiste en lieux et places, portrait qui est aussi celui du temps : le corps de la durée que surmonte le visage du paysage,

alors les premiers pas dans le paysage c'est naître, c'est comme marcher en soi, et laisser ses traces de pas pour sa mémoire, pour plus tard, on naît chaque instant à l'espace, en plongeant dans le temps, et en restant dans le bain, en y nageant, longtemps, jusqu'à toucher le fond : argiles, limon, éclats de coquillages, sable des premiers temps, cailloux d'heures, graviers de secondes,

et que faisait, je me le demande, ce pêcheur qui, pendant des années patiemment plongeait son fil translucide dans l'étang de berre pour en remonter un bar, un pageot, un sar, une rascasse, alors qu'à cinq cents mètres un lidl qui vendait du poisson surgelé, blanc, probablement comestible, l'attendait, et que j'ai toujours vu (le pêcheur) heureux de plonger son fil translucide, aussi fidèle à son poste qu'avec sa femme, j'imagine, et me le demande, et que je reconnaissais toujours de loin et distinguais toujours des quelques autres pêcheurs à la fumée qui planait sans cesse sur sa tête et qui ne venait pas, cette fois, des cheminées industrielles du bord de l'étang mais venait de sa grosse cigarette roulée qu'il rallumait sans cesse car s'éteignant sans cesse au vent qui, peut être est-ce lui, le vent, qui un jour le déséquilibra pour le voir tomber dans l'eau, vent couplé à la grave loi de gravitation qui fait chuter les corps, dans l'eau marron de l'étang, épaisse, miéleuse, opaque, plus proche du cambouis noir que du liquide, et où personne n'a jamais pu le retrouver (le pêcheur), ni son mégôt,

comme quoi, mieux vaut acheter du poisson fumé au supermarché que de fumer en pêchant trop près du bord,

suite à quoi dans le déroulement des associations libres, et dans leur miroitement, dans leur miroitement les unes dans les autres, suite aux multiples cristaux associatifs qui nous neigent incessamment sur la cervelle, une idée enchasse une sensation fait jaillir un souvenir qui provoque un mot, des mots, une mélodie, me vient, comme celle par exemple de jean jacques goldman qui sort en ce moment de mon auto-radio (pas lui, la chanson) et me fait revenir en boule de neige les mots d'un autre jean jacques, un certain rousseau, qui n'était pas du genre à traîner ici près de l'étang de berre, et qui disait dans ses confessions que *les climats, les saisons, les sons, les couleurs, l'obscurité, la lumière, les éléments, les aliments, le bruit, le silence, le mouvement, le repos, tout agit sur notre machine et sur notre âme pas conséquent,*

mais la machine, je me le demande, à cette heure tardive du jour, est-ce mon corps ou ma voiture, et l'âme, est-ce la mienne ou la tienne jean jacques sois plus clair, et comment deux machines, corps et voiture, peuvent-elles se coupler, et comment deux âmes, la tienne et la mienne, pourraient-elles se coupler, car si la phrase de rousseau est vraie, ce que je suis bien contraint de reconnaître, alors je suis le paysage, je suis l'espace que je vois, je suis l'espace dans lequel je roule, je suis dans quoi je traverse, dans quoi j'erre, dans quoi je parle, dans quoi j'écoute, je suis ce dans quoi je me déverse et je suis ce que je bois,

aussi, à m'en croire parler, il y aurait deux visions : la vision à l'arrêt et la vision en mouvement, je veux dire : le corps voyant en mouvement, et le corps voyant immobile : la vision à l'arrêt c'est celle du photographe, c'est elle qui lui donne son point d'ancrage corporel à partir duquel il organise son cadrage, son agencement, ses points de fuite, son asymétrie, son équilibre, c'est elle qui lui donne l'image, véritablement, c'est l'immobilité qui conditionne la possibilité même de l'image,

à l'inverse la vision en mouvement donne la vision même du mouvement, donne une vision se fondant à la permanence du mouvement, à la puissance permanente du mouvement qui donne la vitesse, qui donne un rythme et qui donne une forme au mental, au mental incadrable, au mental débordant, qui est la parole, qui se manifeste dans la parole, dans la vitesse des lignes, des lignes de chapelets de mots, des lignes en mouvement qui sont l'élément-phrase du mental, ainsi cette vision en mouvement est bien celle qui caractérise le parlêtre, l'écrivain,

exemple : quand je roule à allure réglementaire dans la voiture, et que sur la route les lignes blanches flashent et deviennent des hachures, passées à l'accélérateur de particules, passées au radar stroboscopique du mental, qui, en définitive, est la boîte,

définition : le mental est la boîte obsédée des formes qui mutent sans cesse, work in regress, game in progress, lignes et ruptures de lignes, obsession des courbes pures et des brisures, des lignes hachées en traits, en points, en succession de points de pointillés, où seule la vitesse de la voiture donne à voir ces pointillés, passés à l'accélérateur de particules, passées au mental, ainsi,

je reprends : quand je roule à allure réglementaire dans la voiture, et que sur la route les lignes blanches flashent et deviennent des hachures, passées à l'accélérateur de particules, passées au radar stroboscopique du mental, passées dans la boîte, ces lignes deviennent des phrases, qui émergent de tous côtés, en génération spontanée, et font farine de toute image, et se constituent pour un rien, comme un rien, dans la boîte, qui en est rapidement ensevelie, croulant sous les sons des phrases inarrêtables, la boîte du crâne n'ayant, à l'inverse de mon autoradio, ni bouton marche, ni bouton arrêt,

voilà pourquoi le photographe est sourd, voilà en quoi il faut que le photographe soit sourd au langage, sans quoi il ne pourra pas faire l'image car, si ses écouteilles ne sont pas hermétiquement closes, du son entrera dans son image et c'est l'image entière qui va se mettre à larcéner, c'est l'image entière qui va se mettre à bavarder, ou même pire, à nous faire un discours, et rien de pire pour une image que de porter en soi, que de générer elle-même son propre discours,

car une image qui se met à parler perd illico sa matérialité et elle devient mentale, c'est à dire sans support fixe, et l'image devenue mentale est un allée de phrases, c'est-à-dire un texte, et tout texte ne donne rien à voir, ne donne à voir que la source physique d'où il émerge, et quel triste destin pour une image que de ne rien donner à voir,

c'est un fait, il faut stabiliser le sable mouvant des phrases pour que l'image tienne, pour qu'elle tienne sur elle-même et qu'en retour elle tienne face à nous et qu'en face d'elle nous soyions debout,

là : façades, carré de fenêtres aux volets clos, rectangles de fenêtres sans rideaux, cyprès, panneaux, portails verts, portails bleus, lierre qui entoure, qui enserre, glycine qui recouvre, et routes de partout pour joindre les deux bouts,

là : cactus, graviers, trottoirs nus, bitume, boucan des bétonnières, portes de garage à repeindre, cours d'école élémentaire, gymnase, fond de chaussures, odeurs de sueurs, cours d'école un dimanche, et lierre de partout pour recouvrir le tout,

là : banc public, cage de foot, bateaux de plaisance, serres agricoles, forêt de pins, passage clouté, palissades, traces au sol d'un tracteur, ciel par dessus, et rond-points partout pour faire demi-tour,

dans lesquels je tourne et entrelace mes tours, pour en faire un noeud, et nouer ensemble les détours pour les disposer en errance afin que l'errance se confonde avec cette chose, ce désir, qui me dirige et ne mène nulle part, tant mieux, longeant l'étang, m'arrêtant, y revenant, sans cause ni but, jusqu'à

là : tournesols en rangs, champs de tournesols tirés au cordeau, poteaux en rangées, herbes folles, herbes séchées, bois calciné, canisses, remblais, platanes en allées, palmiers immigrés, et impasse donnant sur cinq pavillons familiaux,

là : béton, pont, aqueduc, grands ducs, galets, roulis des galets lissés, eau, flaques, plaques, status, stèle, canettes de stella artoise, papiers gras, chiffons chiffonnés, garages huileux, graisseux de cambouis, kébab frites sauce blanche, chemins qui mènent quelque part, et tout autour gouttes d'eau qui perlent dans la boue,

là : panneaux de circulation, de limitation de vitesse, camion de déménagement, torchis, façade ravalée, enduis dégoulinant, poubelles éventrées, vent sur l'eau, panneau de vitesse limitée, vol de grands ducs, et comme couvercle : nuages au-dessus,

là : zèbre, girafe, hlm, vignes, cèpes de vignes, terre sèche, cèpes de vigne fichés dans la terre, entrepôt, façade en aluminium d'un entrepôt lumineux, sacs d'engrais, de ciment, cheminée d'usine, piscine municipale, station service, barreaux de fenêtres, torçadés, devanture de coiffeur, magasin de chaussures, un pré, de l'herbe, de l'air, un train sur un pont, un pont sous un train, un terrain de foot qui côtoie une église, un vallon de colline sous une route, de l'eau, des sentiers qui coupent les routes,

ainsi je ne suis rien d'autre que ce que je vois, que ce que j'entends, que ce que je mange, je ne suis que ce mal de coeur causé par l'odeur du diesel, je ne suis que cette peau, ces poils de bras dressés à la brise, cette nuque raide, raidie des vieux amortisseurs de ma voiture, je ne suis rien

d'autre que l'amas sans fondement d'évènements physiques et mentaux, insaisissables, hétérogènes, fugaces, multiples, infinis,

et un jour un beau jour on se dit qu'on ne voit plus rien, que tout est foutu, foutu et raturé et que cet amas de ratures foutues qu'on voit au travers soi, ce sera ça le paysage, là dehors, on l'appelera désormais paysage, quoi qu'il en coûte, quoi que l'on parvienne à voir, à peine, ou pas, ou plus, tout ce foutu brouillard ce sera ça et il sera réglé le problème du paysage, on ne l'aura plus le problème de la focale du découpage de l'arrête de l'image, on n'aura plus de problème d'image parce qu'on n'aura dès lors plus jamais accès à l'image mais au paysage, tout aura bougé et tout bougera sans cesse, morte immobilité, et on n'aura plus jamais affaire à l'image mais uniquement au paysage c'est-à-dire à une sensation sentie, c'est-à-dire à son corps de sensation plongé, dès lors incéssamment plongé dans le grand chaudron du paysage, qui est un chaudron mobile, changeant, qui jamais deux fois ne boue à même température, un bouillon-fleuve, un cours d'eau en ébullitions qui serpente sans fin,

que l'espace nous délivre des mots, que l'espace nous donne des sensations et c'est tout, qu'il serve à ça et qu'on le traverse pour ça, et que dès lors on communique en sensations, en reniflements de bêtes, en jets de signaux, en gestes, en cris d'escargot, en un grand feu de gestes muets qui prendrait au fagot des mots, et ce serait ça communiquer, avec l'autre, avec l'espace, et avec soi,

passer aux sensations serait la seule belle façon d'habiter, de contempler, et l'homme ne s'est mis à contempler le monde que tard, que bien tard dans le déroulé de l'humanité, c'est depuis peu que l'homme contemple ses constructions et celles de la nature, mais le chien lui ne s'arrête pas pour contempler, franchement, il longe la route et ne s'arrête pas, pour lui une colline est un obstacle et c'est tout, pour lui un enchevêtrement de chemins et de routes est un accès et c'est tout, pour lui un ciel n'est rien qu'un ciel, c'est-à-dire une pluie potentielle et c'est tout, l'espace ne lui est qu'exil, pénurie, peur, répétition,

ainsi ce n'est pas pour tout le monde que le milieu peut surgir comme paysage, pour le chien nul paysage, pour la girafe nul paysage, pour les gitans en leur village mobile peu de paysage mais bien plutôt peur, précarité, répétition,

car il n'y a pas d'identité dans la nature, et la sensation d'appartenance se perd dans le paysage, il n'y a qu'altérité, altérité devant l'étendue du paysage, et altérité de soi à soi, il y a donc même une double altérité : celle du lieu, et celle de soi, de soi à soi, c'est-à-dire qu'évidemment on ne peut pas se sentir sentir, et l'air ne se respire pas lui-même, c'est évident, le vent ne s'évente pas, n'est-ce pas, de même le vide ne vide jamais son sac c'est évident, de même qu'un sac n'oublie jamais son sac dans un bar le soir, n'est-ce pas, c'est-à-dire qu'il n'y a d'identité à soi que par l'entremise d'un espace, qui est un espace partagé de tous, et qui est un double espace : l'espace de la vue et l'espace du verbe, qui sont les deux espaces qui balaient le soi, et qui le créent, pour tout dire, qui créent chaque jour la fiction du moi,

et dans le moi je savoure une fiction dont l'intrigue se renouvelle chaque jour, comme les personnages, les lieux, les tensions et la résolution, chaque jour se renouvelle le jeu,

où je savoure la lumière et dans la lumière je savoure quelque chose de bon dans la lumière qui ne sert à rien, qu'à éclairer le ciel pour moi à cette heure, matinale, cet instant, où la lumière ne sert à personne sauf moi, qui suis là, et qui (la lumière) n'éclaire aucun objet elle n'est là qu'à s'éclairer elle-même, à s' apparaître, qu'à fêter sa venue, à l'être, dans la lumière, ici pour moi, moi dans l'ombre de la voiture immobile à suivre du regard les moindres mouvements de lumière qui descendent devant moi, sur moi, coulent, sans me connaître, sans me voir me savoir c'est bien, c'est quelque chose de bien, je me dis, que je savoure, dans la voiture, qui ne roule pas,

suite à quoi toute lumière bue, tour de clef : je redémarre et m'éloigne de la grande clameur de lumière qui éclatait au ciel, sur l'étang, et je serpente aux routes, des minutes, puis des dizaines, à droite à gauche du bitume des bosquets des haies des cyprès, défilent, puis quelque chose dans le son me guide, à l'oreille, par en-dessus le bruit du moteur, une clameur qui grandit, une clameur de cris, non de bêlements, de hurlements oui, une école : c'est le moment de la sortie, de la libération de la meute sonore, aux vêtements uniformes, pour le déjeuner, la meute me foncent dessus, ma voiture à l'arrêt à nouveau, ensevelie pendant une minute par le flot des jeunes corps, affamés,

ainsi, comme la flèche tirée de l'arc est immobilie du point de vue de la flèche, ma voiture est immobilie du point de vue du conducteur, moi, ainsi c'est le paysage qui défile, c'est lui le mobile, et les rues avancent, elles coulent en ligne droite, elles ne serpentent pas ou du moins, si le serpent serpentait, ici il serpenterait en ligne droite continue, comme les crabes qui, parait-il, une fois saouls, ne marchent plus de traviole mais droit,

ainsi : la rue avance, à son bord les maisons touchent aux maisons, les villages touchent aux villages, les noms changent mais c'est tout un, les villes passent à une autre ville les panneaux changent d'une ville à l'autre mais le flux les joint et le mouvement les colle, et c'est une chose une, un ensemble un, une unité faite, et ce n'est pas pour autant une identité, et n'a donc pas de nom propre c'est, on pourrait dire, une unité innommée, élastique, poreuse, un halo qui flotte mais qui flotte comme un drap, un drap blanc qui sèche derrière la maison et qu'on aurait oublié, et qui n'en serait que plus sec, à moins que la pluie ne s'y mette, ce qui est rare par ici, où tout sèche à la vitesse du son,

repreons : ainsi les rues avancent ensemble, dans ma voiture, les villes se fondent, les noms s'effacent, les sites se déversent dans des lieux, les lieux s'encastrent dans des zones, les zones sont inondables ou industrielles, les zones sont d'activités, ou d'aménagement concertés,

de là où je suis, immobile, je devrais entendre le bruit que fait la terre en tournant, mais aux oreilles je n'entends que le vent, qui couvre tout : quelque chose ici ne tourne pas rond, la terre a dû abandonner ses gonds, au fond de mon front les images affrontent l'espace devant, l'ouvert du paysage, et il faudrait bourrer la gueule du paysage, à la bière, au vin, pour être en phase avec le vent, sans interface, l'alcool enlève les interfaces, je me mets là entre le paysage et le vent, mais le vent sur le parking soulève presque les graviers et c'est le boucan, c'est le boucan du vent sur les feuilles des platanes et sur les cailloux et c'est la boucan du vent dans les jours, dans le déroulé des jours et des nuits et des milliers de nuits et de milliers de jours et des voix, c'est le boucan des voix qui parlent dans le jour et qui se taisent dans le noir la nuit pour dormir, pendant trente ans, dans la chambre de ce motel de bord de la nationale, et travailler la journée dans la raffinerie de l'étang de berre et le soir tous les soirs revenir trente ans dans

la chambre de ce motel du bord de la nationale, trente ans de jours et trente ans de nuits et trente ans de rêve et trente ans de réveils le matin, à monter le matin dans la renault 9 et à partir travailler à la raffinerie de l'étang quelques 10 000 jours et quelques 10 000 nuits dans les murs de ce motél le soir au bord de nationale où, un jour, un beau jour, on vous annonce que c'est la retraite, et alors l'étang devant lequel chaque matin tu passais, un beau jour, une beau jour de retraite tu te dis qu'à l'étang tu peux désormais ne pas faire qu'y passer mais aussi aller y pêcher, et c'est ce que tu fais,

aussi j'aime tourner en rond au milieu de la route, parce qu'on atteint alors une concentration parfaite, parce qu'on n'est concentré qu'en mobilité, que dans le mouvement de la circularité, à l'arrêt on est foutu, à l'arrêt on se met à penser ou à manger et ça déconcentre, et on n'est plus rien qu'un caillou, d'ailleurs je n'ai jamais vu personne pique-niquer sur un rond point, alors que j'ai souvent vu des gens tourner en rond dans un supermarché, à la recherche peut-être du rayon jambon, qui sait,

qui n'a jamais pris un chemin uniquement pour le suivre, qui n'a jamais pris un rond-point uniquement pour tourner, pas moi, qui n'est jamais entré dans un bar pour parler, uniquement pour parler, pour se saouler de paroles et se noyer de visages inconnus, d'étrangers de comptoirs, d'alcooliques acoudés, pas moi, qui n'a jamais pris sa voiture pour se crever les yeux au paysage, pour mourir un moment, qui n'a jamais pris son vélo pour s'arracher au vent le visage, pas moi,

depuis toujours je rêve d'organiser des courses cyclistes autour des rond-points, je rêve de coureurs derviches, dopés à la circularité, visages ahuris d'expérimenter la courbe pure du cercle parfait, je rêve d'une course qui ne s'arrête jamais, où la ligne d'arrivée serait la ligne d'écriture, infinie, inponctuée, sans queue ni tête : serpent qui se mort la queue, bouche qui se tête la langue,

là-bas à grans, où les graviers du bord de route ne crissent pas sous les pieds de la même façon qu'à salon, va savoir, à grans, je sors d'un snack de bord de route, lourde à l'estomac cette pizza surgelée, et l'odeur du snack, qui est un mélange abérant de friture et de javel, me reste au vêtement longtemps dans ma voiture, imbibée, et je démarre, la voiture et la radio, la route, les maisons sans personne, je suis le seul ici, zone d'habitation déshabitée, route sans routier, panneaux signalitiques ne

signalant pour personne, que moi,

à travers les clotures, entre les bacs de plantes sans nom, on voit les maisons identiques, lotissées en catalogue, je les suis ces maisons le long des clotures, en voiture lentement, de l'une à l'autre l'herbe est identiquement tondue, et c'est une perfection, c'est une perfection de tons et une perfection de ligne, une parfaite imbrication de tons de couleurs de lignes et de plans, c'est parfait, et ce qui est identique toujours inspire la perfection, contrairement à l'unicité qu'inspire le difforme, l'idiot et le bizarre, j'ai remarqué,

le long des clotures, donc, je peux rouler des heures, à tourner en rond, l'oeil absorbé aux haies, aux fenêtres, aux façades, aux monochromes des crépis roses, blancs cassés, salis, brunis, usés, toujours un peu écoeurants, comme une charlotte trop sucrée,

dans le labyrinthe lotissé on roule des heures, on ne cherche rien, on voit peu, c'est le bonheur, un grand bonheur d'errance, parfois un champs ouvre la perspective, une grande masse verte, délimitée, puis se referme, parfois une voiture sort d'un garage, et va sa route, l'ordre est là, il règne,

là-bas à salon l'expresso que l'on me tend au comptoir du bar est aussi noir que ceux d'italie, dans ce bar la télévision était éteinte, ce qui devient rare, ainsi donc j'en fais la remarque au serveur *votre télé est éteinte et c'est bien agréable*, le serveur me répond qu'elle est cassée, je dis alors que le café est aussi fort et bon que ceux servis en italie, le serveur me répond que le patron est italien, en partant je dis à voix haute à tout le bar *viva*, le serveur me répond *on lui dira*,

là-bas à charleval j'ai vu : les visages renaissent en entrant dans le bar, en voyant les copains, les verres, pour enfin reprendre chair, par les paroles, les blagues, reprendre corps, les hommes aux nez rouges, à la peau bronzée aux chantiers, beaux, le pantalon taché des jets de bétonnière, vieille boue sèche, belles mains calleuses, les grands rires sonores, plus forts que le son de la télé du bar,

et puis : à velaux, je croise dans une ruelle cette magnifique vieille dame édentée, au tablier de fleurs bleues, à qui je décide de parler, et qui m'écoute, professionnellement, comme si j'étais un journaliste, et qui dans

un monologue au débit lent, pour bien que je comprenne, et sans reprendre son souffle me dit *de ma fenêtre je vois la colline mais c'est du haut de la colline qu'on voit l'étang et pas de ma fenêtre je ne le vois pas l'étang de ma fenêtre je suis au rez de chaussée ça fait quarante trois ans que je suis là la lumière n'entre pas beaucoup chez moi mais je suis toujours dehors alors c'est mieux comme ça les voisins oh oui je les connais bien j'ai vu grandir leurs enfants aux voisins c'est un peu comme la famille pour moi mon mari était mécanicien sur la base militaire de salon de provence il y a travaillé quarante ans il a eu la retraite et puis trois mois après l'avoir eu il est mort vous vous rendez compte du malheur que c'est heureusement j'ai ma maison qui est plutôt une maisonnette comme vous le voyez et puis j'ai les voisins et puis je suis toujours dehors devant la porte ou alors dans mon jardinet j'ai encore la vigueur d'arracher les mauvaises herbes et d'arroser regardez ces tomates elles sont magnifiques hein hé bien elles viennent de mon jardinet ah oui c'est un plaisir ça c'est sûr tenez prenez-en trois si si vous me ferez plaisir et puis vous m'en donnerez des nouvelles à l'occasion et ce que les gens disent pourquoi vous le notez toujours comme ça dans votre cahier,*

au loin : le dégagement de l'horizon par le vent : la lumière change : le vent se voit, en lieu et place des cyprès qui ondulent le vent se voit, et en retour, au travers du vent on voit : le bétail sur la route, le zodiac sur l'étang, que le tourisme ici c'est l'industrie, les tâches de carburant sur le sol des stations services, la fabrication des bruits, la sauvagerie des fumées de cheminées, des pots d'échappement, le blanc du calcaire le jour, la falaise de bitume la nuit, un pont pour le train, un pont pour l'eau, le baigaiement du vent, les cailloux qui s'accumulent sous les pieds, les mots qui s'agglutinent sur la langue, l'incendie, le reste calciné, le vent qui regarde le chien passer, le vent qui sépare les mots pour voir entre,

et puis à eyguières je croise au café ce magnifique monsieur au maillot fluo, à qui je décide de parler *combien de fois par semaine fêtes-vous du vélo et pourquoi au fond, fêtes-vous du vélo* et qui a la générosité de m'expliquer *mon amour du vélo c'est pas temps pour le sport, pour l'effort, ou même pour la beauté du paysage non, mon amour du vélo c'est à cause du bruit que fait le vélo, c'est un roulis très particulier vous savez, et c'est le goût que j'ai de ce bruit du vélo qui me fait faire du vélo, ce bruit magnifique du vent dans les roues et qui vous frôle sans cesse les oreilles, mais j'aime*

aussi le vélo à cause du silence aussi, c'est le silence du paysage en même temps, c'est les deux, c'est pour ces deux choses que je continue le vélo malgré mon âge, ça fait cinquante neuf ans que ça m'enchant et, comme je vous le disais ça m'enchant à cause du silence du paysage et à cause du bruit des rayons, du roulis des roues, c'est ça l'enchantement du vélo il est dans l'oreille, et c'est une chose que peu de gens éprouvent je crois, la saccade, le roulis de la roue, l'effort, souvent violent d'ailleurs, et le silence, le silence du paysage, je crois que c'est là quelque chose que peu de gens connaissent, le sexe à côté c'est rien, je vous le dis comme je le pense, l'argent à côté c'est que dalle à côté du vélo,

entend : le tonnerre claque dans le ciel, son pur, pure présence du son au ciel, sans image, sans éclair qui le suive ou le devance, comme un mot sonne dans un crâne, sans qu'une image ne l'accompagne, son seul, dialogue entre syllabes, son pur, éclair qui relie, le cri au souffle, le souffle au murmure, dans le ciel du crâne, le son du fouet, du tonnerre de ton nerf,

parle : on n'a de rapport au temps que dans le ton que l'on donne à ses mots, à ses phrases, on n'est en rapport au temps que dans la couleur que l'on pose sur ses mots, que l'on applique au langage, nous sommes coloristes du verbe, et qu'est-ce qu'on attend d'une image, qu'elle nous mette à l'arrêt, en silence radio, et qu'on ait un rapport direct au temps, nu,

jusqu'à ne plus savoir qui je suis ni où, tellement j'ai tourné sur les chemins les carrefours les routes les ronds-points de l'agglomération, jusqu'à ne plus savoir si je me déplace mentalement dans les photographies de d.g. où si je me déplace sur les lieux où elles ont été prises, dédoublement et perte de repère, calque de l'image sur le territoire, dissolution du lieu dans le cadre de l'image photographique, apparition de l'image photographique en surimpression du lieu,

et le lieu d'ici est un terrain en éboulement, en si lent éboulement qu'on ne le voit pas, mais la terre tourne, et le terrain bouge, il vibre, si lentement que seul pourrait le voir le temps, le temps lui-même, seul, mais pas l'œil humain, non, et le terrain ne vibre jamais sans se déformer, sans cesse il se déforme mais lentement, si lentement, le terrain se déquadrille et sort de la carte, mais si lentement que personne ne le note,

or ce que fait d.g. c'est relever, dans ses images, comme un géomètre,

c'est relever ce lent éboulement, et cet éboulement profond et invisible il le voit personnifié dans les objets, qu'il trouve, dans les objets constituant le paysage, et d.g révèle, en même temps, le point de fondations que sont ces objets : c'est bien eux qui structurent l'ensemble vu, et qui génère même la vue, car la vue ne fonctionne et ne se focalise jamais sur un ensemble, une totalité, la vue ne peut fonctionner et ne se focaliser que sur l'objet partiel, le point vibrant : le végétal, la barrière, le caillou, tout ce sur quoi repose la densité et le sens même du paysage,

aussi un lieu n'est jamais sans langage : une clôture est une phrase qui cercle, un caillou est un mot qui s'oppose, un labyrinthe est une parenthèse ouverte, un chemin une suite de points de suspension, un étang est un fleuve à l'arrêt : un fleuve est une phrase, un étang un point,

ainsi la plus juste parole n'est pas celle qui prétend dire la vérité, n'est pas celle qui prétend traduire ce que l'on pense, la plus juste parole est celle qui agit son trajet parlant, en plein nerf, la plus juste parole est celle qui dit son mouvement physique dans la pensée, et qui est prête à mener son trajet sans arrêt, à jamais, à la ligne,

de même la plus juste image n'est pas la belle image bien colorée bien cadrée, n'est pas l'image enregistrant fidèlement la supposée réalité, la plus juste image est celle qui peut rendre justice au temps qui est passé, au temps qui a façonné le lieu de l'image, au temps du lieu dont l'image est l'empreinte photographique : coulure de durée, solidifications, usure des sols frotté au réel, vibration des objets cassés : expérience (physique, psychique, onirique) de l'humain avançant dans l'entonnoir du temps : voilà l'image,

image qui fait feu de tout bois : routes, ponts, tournesols, lignes de chemins de fer, court de tennis, animal qui passe, piscine qui reste, bitume qui résiste, préfabriqué qui attend, stabilisé du terrain de foot qui crisse, peau qui résiste pas, parole qui se tait,

et maintenant il n'y a plus personne, la plaque de chaleur est tombée dans l'étang, dissoute, et aucun des avions que je vois dans le ciel ne tombent, ni aucun météorites, tout tient en place, bientôt le noir va se faire et on sera dedans, les maisons, les phares des voitures balaieront le bitume et personne ne se perdra, tout sera en ordre, on aura les pieds gonflés dans

nos chaussures, à cause de la journée, à cause d'une conversation, gonflante, à la maison on entrera par la porte, on se servira un verre d'alcool, les choses rentreront en ordre, sans même jamais n'être sorties, à l'heure dite on s'allongera yeux clos, pour le sommeil, et il viendra, et alors on dort, et l'image arrive, l'image c'est quand le langage s'arrête.

Arno Calleja

Ecrivain

<https://www.editionsvanloo.fr/nos-auteurs/arno-calleja/>

Texte issu d'une commande du CAUE 13, une errance en miroir du travail photographique de David Giancatarina sur l'agglomération-provence.